

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 49

Artikel: A la recherche d'une épouse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182461>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les racines des cheveux manquent complètement, une indication sur la manière de récolter la semence des cheveux et le moyen de les transplanter sur les places chauves. Ceux qui ont des hernies de tout genre pourront trouver chez lui un remède dont la composition et la préparation reposent entièrement sur les bases de la science, remède qui a surpassé tous les moyens connus jusqu'à ce jour. A tous ceux qui ont des rhumatismes goutteux, il recommande chaleureusement de venir à lui, assurés que sa présence leur procurera une parfaite guérison; comme pour les cors aux pieds, ils sont extirpés sans douleur, sans opération, avec la racine entière. Pour les épileptiques, il fait voir clairement que dans l'espace de 24 à 30 jours ils sont rétablis. Il donne aussi conseil pour chasser le *ténia* en 6 à 7 heures. Les maux de dents de tous genres sont guéris par sympathie et cela instantanément et éternellement; les maladies du sexe le sont par de bons conseils. On peut lui parler, etc., etc; sur demande il se rend à domicile. »

Ce gâchis a été traduit textuellement.

Théâtre.

Lorsqu'une troupe théâtrale est à son début, le public toujours craintif, toujours hésitant, semble attendre pour se décider à prendre un abonnement ou un billet, de voir ce qu'on dira. Il nous semble cependant que le moment est venu de se décider; tout y invite: la troupe de M. Vaslin, dont une partie avait déjà nos sympathies, a suffisamment fait ses preuves. La représentation de jeudi, par exemple, doit avoir contenté tout le monde, à en juger par la gaieté qui n'a cessé d'animer les spectateurs.

Les *Petits Oiseaux*, comédie pleine d'action, de verve, de bons mots et de situations comiques, était on ne peut mieux choisie pour nous faire ressortir les talents de MM. Tony et Estival. Le premier nous rappelle, sous des côtés très heureux, notre regretté Boisselot. Il a, comme lui, une grande intelligence de la scène, où il apporte beaucoup de vie; son jeu et sa manière de dire sont corrects; pas un mouvement qui n'ait sa raison d'être, pas une intonation dans la manière de dire qui ne soit juste. M. Estival montre aussi le talent d'un acteur consciencieux qui a beaucoup de ressources; son aisance sur la scène, la rondeur de son jeu et de sa diction plaisent dès le début.

La *Fiole de Cagliostro* est venue nous révéler toute la souplesse de talent, toute la délicatesse de jeu et de diction de notre charmante Déjazet. En faisant pour sa troupe l'acquisition de M^{lle} Basta, M. Vaslin a mis dans son ciel une petite étoile qui rayonnera, nous en sommes sûrs, d'un vif éclat et contribuera puissamment au succès général. Cette excellente artiste a tout pour plaire sur la scène: elle est jolie, gracieuse et très sympathique par le naturel et le bon ton qu'elle sait mettre dans l'interprétation.

M^{lle} Basta a été ravissante dans cette pièce, déjà

jouée sur notre scène par une actrice célèbre, M^{lle} Schriwanek; et si cette dernière eût été présente, elle l'aurait sans doute vivement applaudie.

N'ayant pas encore entendu M^{me} Laurenty dans un rôle de quelque importance, nous nous abstenons pour aujourd'hui de tout jugement, persuadé déjà que nous n'avons rien perdu pour attendre. MM. Declos et Barbry nous ont montré de jolis talents; un peu de sobriété dans le geste et les éclats de voix et tout ira bien.

Le succès de notre troupe dramatique est donc assuré et nous ne pouvons qu'engager les amateurs de théâtre qui n'ont pas encore eu le plaisir de faire connaissance avec les artistes dont nous venons de parler, de ne pas tarder plus longtemps, car la saison théâtrale est bien vite passée.

A la recherche d'une épouse.

— J'ai lu dernièrement, dans un livre dont l'auteur s'appelle, je crois, Donnerstag ou Freitag, livre qu'un notaire avait trouvé, dans un paquet d'actes, un document d'extrême importance pour une maison de commerce. Le notaire s'empressa de le lui faire parvenir. En reconnaissance de ce service, le chef de cette maison non-seulement envoya, chaque année, une fort jolie provision de denrées coloniales au dit notaire, mais ce dernier étant mort, laissant après lui un fils unique, le commerçant recueillit ce fils dans sa maison, à titre d'apprenti. Ce jeune homme devint bientôt son associé, puis enfin son gendre. — « Dites-moi, M. Erhard, si vous avez connaissance que feu M. votre père ait trouvé quelque chose de semblable dans les archives de sa cure, et si... »

Le respectable M. Jonas, fondateur d'étain, dont nous venons de citer les paroles, n'acheva pas sa phrase, il resta court, bouche béante, muet d'étonnement.

Son compagnon, M. Erhard, licencié en théologie, qui, depuis un moment, était en proie à une vive préoccupation, ne répondait que par monosyllabes à son interlocuteur, venait d'escalader et de franchir avec une rapidité et une agilité surprenantes le mur d'un parc situé au bord de la route.

Pour l'amour du ciel! qu'y a-t-il? que vient-il donc de se passer? se dit M. Jonas, en branlant la tête. Est-ce qu'un des démons qui se jetèrent, jadis, dans les pourceaux des Gergésiens se serait emparé de notre jeune pasteur? Si nous étions en Italie, je le croirais piqué par une tarantule. Si le soleil ne luisait pas en ce moment, je dirais que M. Erhard est lunatique. On dit que ces gens, dans leurs paroxysmes, sont capables d'escalader des murailles et des tours. Dieu sait dans quel état le jeune homme a mis ses habits en exécutant ce saut périlleux.

Comme notre licencié en théologie ne revenait pas, Jonas poursuivit sa route en se parlant à lui-même.

Que s'était-il donc passé?... M. le fondateur d'étain avait l'ouïe passablement dure, tandis que M. Erhard l'avait très fine. Et, tandis que M. Jonas parlait des papiers du notaire, son compagnon avait entendu le bruit d'un corps lourd qui tombe dans l'eau, et immédiatement après des cris d'enfant derrière la muraille du parc. Erhard s'était donc hâté d'aller au secours. A quelques pas devant lui il vit le bassin d'un grand jet d'eau, et, à l'extrémité de ce bassin, un bout de vêtement près de disparaître. Sans hésiter, il se précipita dans l'eau, et, comme il dut se baisser pour saisir l'enfant en danger, il se trouva mouillé de la tête aux pieds. Ce bain froid le saisit profondément et, sans tarder, il regagna le bord, chargé d'une petite fille d'environ trois ans, qui avait totalement perdu connaissance. Il la déposa sur le gazon, et vit accourir la bonne dont le manque de surveillance avait amené l'accident. Au lieu d'avoir l'œil sur l'enfant confié à ses soins, elle avait fait conversation avec un ouvrier du jardin.

— Seigneur Jésus ! s'écria-t-elle avec effroi. Parce que j'ai tourné le dos pendant une minute, il a fallu que notre petite demoiselle allât se jeter dans le grand bassin, quoique je lui eusse défendu de s'en approcher ! Que vont me dire mes maîtres ?

— Avant tout, lui dit Erhard, il faut lui ôter ses vêtements et la mettre dans un lit chaud ; puis chercher un médecin. J'espère qu'on pourra la rappeler à la vie, et, de mon côté, je vais chercher du secours.

A peine avait-il fait quelques pas, qu'il fut saisi au collet par un Monsieur qui lui dit avec colère :

— Qui êtes-vous ? Quelle affaire peut bien vous amener ici ? Je vous ai vu, depuis ma fenêtre, escalader la muraille de mon parc. Holà ! ici ! quelqu'un pour arrêter cet individu qui s'est introduit par escalade dans mon domaine !

— Votre enfant, Monsieur, lui répondit Erhard avec un calme plein de fermeté, s'est jetée dans le bassin, elle allait se noyer, je l'en ai retirée, et, maintenant, je me hâte d'aller chercher un médecin.

Le Monsieur, sans ajouter un mot, lâcha Erhard, pour courir vers la bonne.

— Surtout, lui cria Erhard, gardez-vous bien de la pendre par les pieds pour lui faire rendre l'eau que, d'après le préjugé populaire, elle doit avoir avalé.

En poursuivant son chemin, Erhard se trouva en face d'une charmante villa devant laquelle une société de dames prenait le thé. L'apparition du jeune pasteur, aux vêtements déchirés et ruisselants d'eau, fit une profonde impression sur la noble compagnie. Une de ces dames, vraisemblablement la mère de l'enfant à qui l'accident était arrivé, s'évanouit. Tandis qu'une partie de ses compagnes s'empressait de la faire revenir, l'autre partie se mit à courir en désordre, criant de chercher un médecin. Comme, à ces cris, on vit accourir un nombre de domestiques plus que suffisant pour ce qu'il y avait à faire, M. Erhard jugea que sa présence n'était plus nécessaire. Un regard qu'il jeta sur lui-même le couvrit de confusion et le dérida à une promptre retraite. En effet, son genou droit prenait l'air à une vaste déchirure, tandis qu'à gauche on pouvait admirer la blancheur de son caleçon à travers une échancre non moins vaste. Semblable à un voleur qui craint d'être surpris, notre jeune pasteur se glissa d'un pas furtif le long des rues et regagna sa maison dont il gravit les quatre étages. Mais une nouvelle déconvenue l'attendait. Il trouva la porte de l'appartement fermée ; la personne qui le partageait avec lui avait emporté la clé. Il venait de heurter pour la seconde fois, lorsque d'une porte, en face de la sienne, se montra la tête d'une demoiselle, encore jeune, contrefaite de taille, mais dont la figure était angélique. Elle s'écria d'une voix fort douce :

— Ah ! c'est vous, M. Erhard ! Mme Taafe vient de sortir. Ne soupçonnant pas que, contre votre habitude, vous rentreriez de si bonne heure, elle a pris avec elle la clé de l'appartement. Seigneur Dieu ! poursuivit-elle avec effroi, dans quel état vous êtes ! Vous êtes pâle comme la mort, vos habits ruissellent, vous tremblez de tout votre corps ! Que vous est-il donc arrivé ?

En disant ces mots, la jeune demoiselle sortit tout à fait de sa chambre et regarda notre jeune théologien d'un air consterné.

Erhard répondit autant que le lui permettaient ses dents qui s'entre-choquaient avec violence :

— Je me suis précipité dans l'eau pour sauver un enfant qui se noyait. Je suis transi de froid et je donnerais tout au monde pour être dans ma chambre. Je vais chercher un serrurier.

— Non ! non ! s'écria la jeune personne avec feu, je ne le souffrirai pas. Nécessité fait loi ! Vous allez vous installer dans ma petite chambre, vous quitterez ces vêtements humides, puis, ajouta-t-elle en rougissant jusqu'au blanc des yeux, vous vous mettez dans mon lit. Pendant ce temps, j'allume mon poêle et vous prépare une tasse de thé chaud. Nécessité fait loi ! Vous êtes réellement en chemin de périr d'un coup de froid.

Elle insista si vivement, qu'Erhard dut céder et accepter cette invitation qui, tout en paraissant saugrenue, inconvenante même, était parfaitement légitimée par le besoin, et purifiée par la candeur de la jeune demoiselle.

Elle disparut dans sa cuisine, tandis que notre jeune théologien s'établissait dans un petit lit qu'on eût pu, sans exagération, taxer de couchette pour enfant.

Cependant le malaise d'Erhard croissait de minute en minute. Le frisson et la fièvre le gagnaient, il tremblait de tout son corps. Enfin, Mme Taafe, blanchisseuse de son métier, entra dans la chambrette.

— Qu'est-ce que Mlle Louise me raconte-là ? dit-elle avec émotion. Quoi ! vous avez sauté dans l'eau pour sauver une enfant, et maintenant vous voilà en danger vous-même ! Vous voilà tordu comme un ver, dans ce petit lit. Vos pieds nus sortent de dessous la couverture et vous avez les épaules découvertes.

— Oui, bégaya Erhard d'une voix tremblante, ce lit est infiniment trop court pour moi. Je brûle d'être dans le mien.

Mme Taafe saisit résolument le paletot du jeune homme, tira de la poche la clé de la chambre et dit en s'en allant :

— Je vais vous chercher du linge sec et votre robe de chambre, et dès que vous les aurez endossés, vous irez dans votre lit. Pendant ce temps, Mlle Louise va chercher du sucre et du rhum pour votre thé ; il s'agit de vous faire transpirer si possible. (A suivre.)

Un campagnard de V. insistant pour ensevelir sa femme cinq heures après sa mort, le vérificateur des décès s'efforçait de lui faire comprendre qu'elle pouvait être en léthargie et qu'il fallait attendre.

— *Fédé adi sin que vo dio*, répliqua notre homme, *lé prau moarta dinse*.

M^{me} Cellini, dont nos lecteurs ont pu apprécier les beaux vers et la sympathique allocation aux aveugles, est l'auteur d'un charmant volume de poésies, intitulé : *Toute une vie*, où la note mélancolique domine, mais où ceux qui ont souffert trouveront un écho de leurs propres impressions. Le talent de M^{me} Cellini est original dans sa forme, simple, gracieux, et rappelle quelques-unes des plus jolies poésies d'une femme poète, à laquelle l'auteur a dédié des vers pleins d'affection et de sympathie, que M. Gustave Revilliod a mis en tête des dernières poésies de M^{me} Desbordes-Valmore, publiées par ses soins.

M^{me} Cellini, qui a dirigé pendant dix ans une grande institution de demoiselles et qui a professé à la Sorbonne, a été invitée par M. Vulliet, directeur de l'École supérieure des jeunes filles, à donner un cours de diction et de littérature contemporaine.

Nous espérons que les inscriptions de ce cours seront nombreuses et répondront à la confiance que M^{me} Cellini a su inspirer aux personnes qui ont suivi ses cours et ses conférences. Nous lui souhaitons tout le succès que mérite une femme de cœur et de talent.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

AU MAGASIN L. MONNET

RUE PÉPINET

Fournitures de bureaux et d'écoles. — Registres et carnets en tous genres. — *Agendas de poche et de cabinet*. — Bureaux, papeteries. — Psautiers. — Grand choix d'albums photographiques. — Abat-jour. — Porte-monnaie, portefeuilles, étuis à cigares, meubles de fantaisie pour fumeurs, etc., etc.

Papiers pliages en rouleaux et en feuilles. — Copie-de-lettres à la presse, etc., etc.

Timbrage du papier en tous genres. — Papiers à lettres ornés, signets, souvenirs, etc.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.